Document generated on 07/19/2025 5:31 a.m.

Cap-aux-Diamants
La revue d'histoire du Québec

Joseph-Octave Plessis et la victoire d'Aboukir

Osée Kamga

Number 67, Fall 2001

Magie de la musique traditionnelle

URI: https://id.erudit.org/iderudit/8274ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)
1923-0923 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Kamga, O. (2001). Joseph-Octave Plessis et la victoire d'Aboukir. *Cap-aux-Diamants*, (67), 55–56.

Tous droits réservés © Les Éditions Cap-aux-Diamants inc., 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

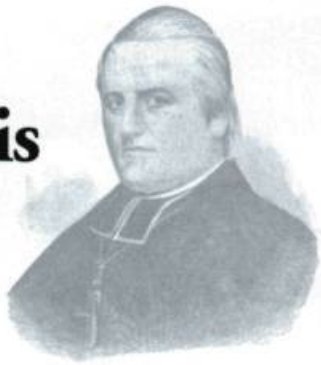
https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

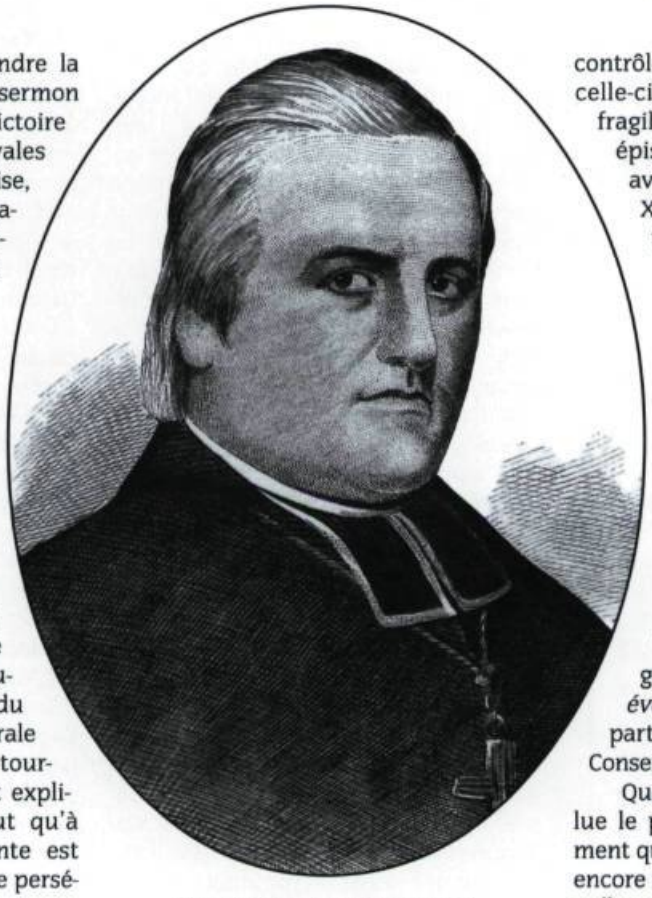
https://www.erudit.org/en/

Joseph-Octave Plessis
et la victoire d'Aboukir



Quand il s'agit de comprendre la pensée politique de Plessis, son sermon prononcé à l'occasion de la victoire remportée par les forces navales britanniques sur la flotte française, en août 1798, s'avère incontournable, parce que tout à fait représentatif sous ce rapport. C'est un sermon qui dévoile par ailleurs le contexte dans lequel son énonciation prend place. En fait, il permet de découvrir quels types de discours circulent dans la société canadienne-française, à l'époque. Clairement, le discours sur la victoire d'Aboukir est la meilleure porte d'entrée pour pénétrer la vie et la pensée de l'ancien évêque de Québec. Il s'agit d'un sermon à l'intérieur duquel le locuteur prend parti pour la couronne britannique, s'opposant du même coup à la bourgeoisie libérale en émergence au Québec, au tournant du XVIIIe siècle. Comment expliquer cette allégeance? Surtout qu'à l'époque, l'Angleterre protestante est perçue, sans doute à tort, comme persécutrice des catholiques.

Rappelons que Plessis naît en 1763, année où la Nouvelle France devient une colonie britannique, la «Province of Quebec». Cette coïncidence est digne d'intérêt dans la mesure où Plessis n'a jamais été que sujet de la couronne d'Angleterre et il est bien possible que ce fait ne soit pas tout à fait étranger aux positions qu'il prendra plus tard en regard de la loyauté à la Grande-Bretagne. Cela reste bien sûr à vérifier, mais il demeure vrai que la plupart des humains appréhendent l'inconnu et s'accommodent mieux de ce qui leur est familier. Ainsi, il se pourrait donc que l'allégeance de Plessis à la couronne anglaise s'inscrive dans cette logique. À 17 ans, il entre au séminaire et peu avant sa consécration, il assumera déjà les fonctions de secrétaire de l'évêque. À partir de ce moment, son influence dans les affaires ecclésiastiques prend de l'ampleur. Donc, quand l'évêque et son coadjuteur s'absentaient en même temps, l'administration du diocèse revenait au secrétaire. En 1789, par exemple, il est invité par ses supérieurs à rédiger un mémoire pour exprimer les réserves de l'Église par rapport au projet gouvernemental de fonder une université laïque, dirigée par les «gens sans préjugés.» L'abbé Jean-Baptiste Ferland rapporte que Plessis accomplit cette tâche à la grande satisfaction de ses mandataires. On peut ajouter, en passant, que cette peur qu'inspirait alors une institution hors du contrôle de l'Église laisse entendre que celle-ci demeurait un tant soi peu fragile. Ainsi, malgré la succession épiscopale désormais assurée dès avant la dernière décennie du XVIIIe siècle, ainsi que la protection du pouvoir séculier, la stabilité du catholicisme canadien demeure à l'époque assez vacillante. Dans un tel contexte, Plessis, homme manifestement charismatique avec une facilité d'élocution reconnue, apparaîtra alors comme le leader ecclésiastique le mieux placé pour faire contrepoids au mouvement libéral. En 1800, il est consacré évêque de Canathe et il succède à Mgr Pierre Denault, en 1806. En 1818, il est enfin reconnu par le gouvernement britannique comme *évêque catholique* de Québec et à partir de la même année, il siégera au Conseil législatif.



Mgr Joseph-Octave Plessis (1763-1825). Il fut le onzième évêque de Québec (1807) et le premier archevêque (1809). Gravure tirée de Benjamin Sulte. *Histoire des Canadiens français*. (Collection *Cap-aux-Diamants*).

Quant au contexte dans lequel évolue le personnage, il faut dire simplement que l'Église catholique ne s'est pas encore relevée de la crise tant financière qu'humaine consécutive à la Conquête, ou plus exactement de la rupture avec la France. Aussi, la Révolution bat son plein en France et le discours ambiant chez l'élite canadienne-française est celui des Lumières, qui tentent de promouvoir la pensée révolutionnaire, de façonner les esprits, de les préparer à la laïcisation de la société. C'est pourquoi, dans son sermon, Plessis prend à parti les maîtres penseurs des Lumières : Denis Diderot, Voltaire, Louis-Sébastien Mercier, Jean-Jacques Rousseau, Guillaume Raynal, Jean Le Rond d'Alembert. Et il dénonce ce qu'il nomme «les expressions enchanteresses de raison, de liberté, de philanthropie, de fraternité, d'égalité, de tolérance.» Il est à noter que l'Église n'est pas la seule à se méfier des Lumières et de la pensée révolutionnaire. Les nouveaux maîtres

Les lundis québécois

20 h SÉRIE NOIRE

La chute du Pont de Québec, le terrible incendie du Laurier Palace, l'engloutissement de St-Jean-Vianney, le Blue Bird... les grands drames qui ont laissé des traces indélébiles sur l'histoire du Québec. De véritables enquêtes faites à partir de documents d'archives, de témoignages des survivants et de points de vue d'historiens.

21 h LES GRANDES INSTITUTIONS DU QUÉBEC

Les travailleuses de la Dominion Corset, les orgues Casavant, le Musée de la Citadelle... des lieux bien inscrits dans la mémoire collective québécoise, mais dont on connaît pourtant bien peu « la petite histoire ».

du territoire, désormais propriété britannique, le sont tout autant, et plus encore. En fait, la position de la couronne anglaise sur la pensée révolutionnaire est inspirée directement des réflexions d'Edmond Burke, un farouche opposant à la Révolution française.

Si bien qu'en dénonçant ainsi la pensée révolutionnaire et les Lumières comme il le fait, Plessis milite automatiquement en faveur du gouvernement britannique. Tout en admettant que la situation est bien plus complexe, on peut dire de manière caricaturale que trois pôles d'influence sont clairement identifiables au Québec, à la fin du XVIIIe siècle : le gouvernement britannique et ses alliés (les anciens sujets de la couronne d'Angleterre), le clergé catholique, dont l'influence sur la population canadienne semble importante et l'élite des professions libérales dont la popularité grandissante inspire une grande méfiance tant au pouvoir politique que religieux. Autant le clergé que le gouvernement séculier appréhendent l'impact social de l'idéologie libérale. Le discours de Plessis veut alors obéir à une triple exigence : dénoncer, dissuader, plaire. Dénoncer les frondeurs à l'esprit libéral par la dérision de leurs aspirations aux finalités, aussi bien immorales qu'asociales du point de vue du clergé, et dissuader du même coup une population ballottée entre le conservatisme social, pas toujours attrayant et l'inconnu des propositions libérales.

Ce qui frappe dans le sermon de Plessis, c'est que le locuteur, en s'opposant au discours des Lumières, bâtit son argumentation sur des énoncés qui entraînent une adhésion commune, c'est-à-dire qui passent pour des vérités immuables aux yeux d'un auditoire manifestement attentif. La force du locuteur, c'est cette conscience que la chaire demeure pour beaucoup le lieu privilégié de production des significations sociales. En clair, Plessis comprend l'importance symbolique de l'Église dans l'imaginaire d'une population en mal de direction. L'homme d'Église interprétera alors la victoire britannique comme une action divine en faveur de la Grande-Bretagne et expliquera à ses paroissiens qu'en se soumettant au gouvernement séculier, ils se soumettraient simplement à Dieu. Dans la première de son sermon, il montre que la victoire britannique humilie et confond la France. Dans la seconde, il explique comment elle relève la gloire de la Grande-Bretagne et couronne sa générosité. Dans la troisième, il montre qu'elle assure le bonheur particulier de la «Province of Quebec».

Chez Plessis, il y a deux France, celle de la pré-révolution et la France révolutionnaire. Si la première est idéalisée, la seconde est exécrée et c'est contre elle qu'il dirige tout son arsenal vindicatif, où l'outrance verbale est reine. C'est la France des «artifices ténébreux d'une philosophie trompeuse, d'une dangereuse ivraie», c'est la France des «productions impies» et des «livres incendiaires», la France où «l'indépendance et l'incrédulité ont établi leur fatal empire, [où] la souveraine autorité du Prince a été nommée tyrannie; la religion, fanatisme; les saintes pratiques, superstitions; ses ministres, imposteurs; Dieu lui-même, une chimère». Clairement, dans le sermon de Plessis, les enthymèmes se construisent en fonction du discours des Lumières.

Il présente les Lumières comme la cause profonde de l'anarchie. Elles auront non seulement entraîné la ruine de la royauté, mais aussi la chute de l'Église. Il ne comprend pas que «les esprits se soient laissés entraîner aux attraits séduisants d'une religion sans dogmes, d'une morale sans préceptes». En fait, chez Plessis, le style est polémique et son énonciation intègre dans sa trame les topoï philosophiques du XVIIIe siècle, raison, liberté, philanthropie, égalité, tolérance, etc., qu'il condamne sans retenue. Un discours où les figures de l'agression, c'est-à-dire la violence verbale, sont maîtres. Somme toute, un discours outrancier dont l'enjeu sera la déconfessionnalisation de la pensée au Québec. L'homme se retournerait certainement dans sa tombe en voyant les ravages actuels de la Révolution tranquille sur la pensée cléricale. ◆

Osée Kamga

Pour en savoir plus :

Joseph-Octave Plessis. *Discours à l'occasion de la victoire remportée par les forces navales de sa majesté britannique dans la Méditerrannée les 1er et 2 août 1798, sur la flotte française.* Québec, J. Neilson, 1799.

Abbé Jean-Baptiste Ferland. *Mgr Joseph-Octave Plessis, Évêque de Québec.* Québec, L. Brousseau, 1878, 288 p.